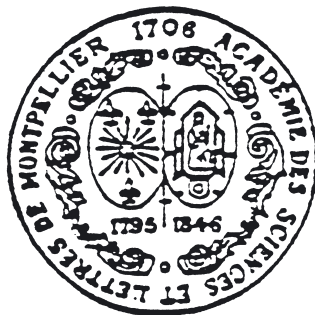


BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER



NOUVELLE SÉRIE
TOME 39
ANNÉE 2008

ISSN 1146-7282

Séance du 3 novembre 2008

Réception du professeur Olivier JONQUET

Discours du récipiendaire

Eloge du docteur Max ROUQUETTE

*E perque l'aurem dich
L'estiu sera mai bel*

*L'amor que dins la tombarela dau dieu-jutge
a jamais delembrat lo pes dau còr*

Monsieur le président, monsieur le secrétaire perpétuel, mesdames, et messieurs les membres de l'Académie. Le premier de mes devoirs est de vous dire merci, de vous demander merci. Vous dire merci de m'avoir élu à cette Académie et accueilli si amicalement au sein de ce cénacle des conférences du lundi dans les salons de l'hôtel de Lunas.

Vous dire merci de m'avoir élu au fauteuil du Docteur Max Rouquette, figure éminente de la vie de notre cité et de notre région, dont l'œuvre littéraire est diffusée dans le monde.

Vous demander merci aussi, vous demander grâce, vous demander votre indulgence donc. En effet si le docteur Max Rouquette eut une vie médicale féconde et fut élu à ce titre dans la section médecine de notre Académie, son œuvre littéraire aurait pu lui permettre de faire partie de la section Lettres. Un amphithéâtre de la faculté de Lettres, ou plutôt de la future ex université Montpellier III, ne porte-t-il pas son nom ? L'hommage de son successeur en eut été plus pertinent et adapté. Mon arrière grand père, le docteur Joseph Marmoyet, avait écrit en tête de sa thèse de médecine soutenue ici même, une phrase de La Bruyère *celui qui n'écrit que pour satisfaire à un devoir dont il ne peut se dispenser, à une obligation qui lui est imposée, a droit à l'indulgence de ses lecteurs*. Je sollicite, ce soir, l'indulgence de l'assemblée.

Pour faire le lien avec la tradition médicale de notre faculté qui dut son renom à ne pas étudier Hippocrate et les auteurs médicaux classiques au travers des commentaires des textes mais dans les textes de l'œuvre, je me suis surtout attelé à lire une partie de son œuvre sans faire trop cas des commentaires et analyses critiques à son propos, à la relier à sa vocation de médecin, elle-même née de ses premières sensations et expériences d'enfant. Le cadre de l'exercice de ce soir est trop contraint et à certains égards frustrant pour tout développer mais j'essaierai d'en aborder quelques thèmes. Au sein d'une vie aussi longue et aussi remplie que celle de Max Rouquette *l'abondance même de ce qu'on peut en dire, en rend le choix difficile. Il est impossible de tout dire, et l'on ne sait ce que l'on peut dire*.

Avant de commencer mon propos, je voudrais remercier mon *patron* le professeur André Bertrand d'avoir accepté avec sa bienveillance de me recevoir. Seuls ceux qui l'ont expérimenté savent ce qu'est un patron dans une faculté de

médecine. Si nous sommes tous autodidactes, le patron transmet ce qu'il est et vit en profondeur, non par des effets de manche mais par une manière d'être et de faire que son élève adapte à sa mesure et à sa personnalité. Vous avez su l'être, monsieur, peu le sont.

Je voudrais remercier aussi au sein de cette Académie,

Monsieur le chanoine Masset fut pendant plusieurs années le recteur de l'institution où je fis mes études. La maladie mais non l'esprit l'éloigna de nous.

Le professeur René Baylet. Lorsque je fus directeur de la Fondation Bouisson Bertrand, il me soutint au moment où cette institution tanguait. Il me guida avec le doyen Claude Solassol, par ses conseils amicaux.

Enfin notre regretté confrère le professeur Philippe Castan, homme de passion et de culture. Il a fait partie pour ma génération, avec André Mandin, de ces éveilleurs, de ceux qui amènent à penser librement et autrement le métier de médecin et d'enseignant.

Deux membres et alliés de ma famille siégèrent parmi vous.

Maurice Gennevaux, cousin germain de mon grand père paternel siégea brièvement, entre 1916 et 1918. Archéologue, historien, géologue, il arpenta la région, fouilla des sites préhistoriques, explora de nombreux avens. Avec Louise Guiraud, il débrya la crypte de Notre Dame des Tables. Il fut conservateur des collections du musée languedocien. Il légua à cette institution une collection unique de plaques mulésiennes, un ou deux tableaux de l'école de Fontainebleau et ses collections de vieux Montpellier. La restauration récente du musée languedocien a supprimé sa mention dans la présentation de ces collections... La ville de Montpellier à la demande de mon père lui a attribué toutefois le nom d'un rond point à l'entrée de la ville sur la route de Lavérune.

Marcel Nussy Saint-Saëns siégea parmi vous entre 1973 et 1998. Descendant de Camille Saint-Saëns, père de mon beau-frère, maître José Nussy Saint-Saëns, sa carrière prestigieuse l'amena à juger des affaires délicates. Souvenons nous sa présidence du tribunal militaire de Bordeaux qui jugea l'affaire d'Oradour sur Glane et du procès de Marie Besnard qualifiée par la presse d'*empoisonneuse de Loudun*. Homme rigoureux mais pétri d'humour, son titre de gloire, disait-il, l'œil pétillant de malice, était qu'aucun de ses arrêts n'avait été cassé.

Je remercie mes parents, ici présents, de m'avoir élevé dans une vision bienveillante sur les êtres et les choses.

Mon épouse Colette et nos enfants m'ont amené ici, ce soir. Ils savent ce que je leur dois.

Je n'irai pas plus avant pour me consacrer à la personne et à l'œuvre de Max Rouquette, le héros du jour. Les descriptions des personnes et des lieux lui devront beaucoup. La citation vaut mieux que la paraphrase ou le plagiat. Je m'aiderai pour cette évocation de la jeunesse et de la vie de Max Rouquette de son essai biographique *Ils sont les bergers des étoiles*. En le relisant et méditant sur son parcours, on mesure ce que l'enfance revue des années après peut imprimer sa marque sur la vie de chacun de nous.

Max Rouquette est né à Argelliers, le 8 décembre 1908, il y donc presque un siècle. Sa vie, le *fruit d'une nature et d'une aventure*, comme le disait Jacques Maritain, est le résultat de ces deux notions qui, loin de se cliver, de s'exclure, se sont fécondées mutuellement pendant le siècle que son existence a parcouru et scruté.

Si j'avais à remercier quelqu'un de ma destinée, ce serait de m'avoir fait naître là où je suis né. Dans ce tout petit village d'Argelliers. A qui je dois tout de ce que je tiens pour essentiel. Et d'abord, d'être tel qu'il est. Il évoque ainsi son village natal, perché dans le ciel sur son éperon de roche et à son sommet. Tourné vers le levant. Devant un horizon qui pourrait être désespérément horizontal, mais que le pic Saint Loup (...) vient libérer de sa monotonie. Argelliers est un balcon, haut dans les fonds célestes, et sur lequel, de tous côtés les chemins montent.

Avant d'évoquer sa famille et sa vie, surgissent un lieu et des visages. Ce lieu est le domaine des Gardies. *Il le tient à la peau. Aux tripes. Il est au fond de mes pensées et de mes songes. Il est ma paix et ma clarté de printemps/ Le cocon de mes songes d'hiver. Le refuge à l'heure des désespoirs. Le soleil matinal de mes espérances. Et pourtant... il n'est que ruines... Il reste le refuge ultime de mes jours.*

Intrigué par cette présence, je m'y suis rendu l'été dernier. J'y ai retrouvé la description minutieuse mais surtout l'ambiance qu'elle suscite, l'âme de ce lieu que Max Rouquette connut habité et vivant. Envahi par les ronces, à moitié cache par les branches folles de micocouliers, les falabrègues, j'ai revu *le pan entier, d'un grand mur. Soutenant, par un de ses bords, un large et primitif cadran solaire, aux heures effacées... où subsiste la rigueur oblique d'une aiguille de fer, qui s'obstine encore à désigner tour à tour des heures effacées à tout jamais. Reste l'ombre de ce doigt fatidique. Jusqu'à quand jouera-t-il encore son rôle ancien ? ...doigt, comme de l'Ange exterminateur, doigt du destin, impérieux "tu es poussière !". Le dieu temps, dit la légende, dévorait ses enfants. Ici, son doigt féroce les poursuit de semblables paroles. Imperméable aux ténèbres, et aux mystères vivants qui se poursuivent dans les buissons.*

Cette esquisse, véritable tableau écrit, est aussi une évocation du temps, du temps passé, destructeur. Ce n'est pas de la nostalgie, cette poésie du souvenir qui justifie l'inaction ou le ressentiment, lui-même conséquence d'une impuissance prolongée. Non, c'est aussi une méditation sur la vie, la destinée, sur les fins dernières. Une métaphysique qui ne dit pas son nom. Le mot lui aurait, peut être, fait horreur. J'y reviendrai.

Avant sa famille, après Argelliers, après les Gardies, ce sont les visages d'Argelliers. *Ces hommes de mon village, je ne cessais de les observer. D'arriver, ou du moins d'essayer à les comprendre, à les connaître. Derrière ces visages et leur apparence, il cherche et trouve l'image de leur intériorité, de leur solitude avec eux-mêmes. Par une hypersensibilité qui allait être à l'origine de cette singulière passion qui dure encore : celle de fouiller dans les traits d'un être humain quelques uns des traits les plus marquants d'un esprit ou d'une âme.*

Cette passion du visage, *le regard est le miroir de l'âme* disent les mystiques, s'exprime aussi dans un des aspects méconnus du charisme de Max Rouquette : l'art du dessin et la précision de l'expression des traits du visage. Cet écrivain, dans le cycle *Vert Paradis* fait revivre l'univers disparu du conte, il raconte une histoire, un fait divers, dans l'unité d'un lieu, campé par des mots, que le lecteur voit et découvre en lisant.

Le huit décembre 1908 Max Rouquette naît prématurément. Comme il était fréquent à l'époque, il est placé en nourrice et ne rejoint le foyer familial qu'à l'âge de deux ans retrouver ses parents et son frère de cinq ans son aîné.

Cette expérience dont le souvenir confus lui a été rapporté le marque profondément. Ses parents vivent à Argelliers. Son père viticulteur et précurseur avait compris avant l'heure la nécessité de la qualité et de la commercialisation par correspondance des produits du domaine. Ouvert sur la vie et passionné de photographie, il fixe les événements familiaux et la vie du village qui donnent un reflet de la vie rurale de notre Languedoc. Les rapports avec son père sont difficiles, l'époque est peu propice aux épanchements. Une réserve, une certaine austérité de vie et de mœurs marquent les rapports humains. L'influence d'un catholicisme à tonalité janséniste côtoyant une certaine rigueur protestante n'y est pas étrangère. Il faut dire qu'un événement, une blessure vont marquer à vie cette famille : la mère de Max Rouquette décède en 1918 de la grippe espagnole, *terrible peste aux dimensions moyenâgeuses*. Jeune femme au traits délicats, elle avait comme amie d'enfance, à Avignon, la poétesse Cécile Sauvage, mère d'Olivier Messiaen, quasi jumeau de Max Rouquette puisque né le 10 décembre 1908. Cette mère trop tôt disparue, aimée, figure de féminité dans un monde d'hommes, il en recherchait le contact *en réclamant, dès qu'il le put des chansons et aussi (de) ses paroles, si différentes des mots qu'elle échangeait avec les autres membres de la famille*. La description clinique de la scène mortuaire où le jeune Max amené, ou plutôt porté par son père, embrasse le front glacé de sa mère morte, marque, écrite quatre vingt ans après, la déchirure de l'absence, thème sans cesse renouvelé dans l'œuvre de Max Rouquette.

Autre thème qui nécessiterait à lui seul un séminaire est son regard sur Dieu et la religion. Ce nom de Dieu est souvent articulé, écrit, mais peu invoqué dans son œuvre. *Je n'ai jamais caché mon athéisme profond*, nous écrit-il. *Par contre j'estimerai comme une mutilation inutile et mensongère de faire, dans un récit concernant la région où j'ai toujours vécu avec ses gens, abstraction totale de ce qui fut une part importante et essentielle car là se trouvait leur seule source d'espérance, de leur être et de leur vie*. Plus loin il souligne : *je ne regrette rien et me félicite, au contraire, d'avoir bénéficié dès l'enfance de l'ambiance religieuse qui régnait alors au niveau d'une commune rurale perdue dans les garrigues*. Plutôt que de parler d'athéisme, je préférerai parler d'agnosticisme ou de panthéisme. Le titre d'un des volumes de *Vert Paradis, le Grand Théâtre de Dieu* transpire cette présence active d'immensité de l'Être créateur. *Dieu ne possède rien en étant tout* disait Victor Hugo. Pourtant, comment se dire athée, lorsqu'on écrit *je suis entre un Dieu muet, invisible, caché et ce monde obscur, gigantesque, effrayant et sans limites ; et ma pensée comme mon âme, fut toute la vie cette flamme fragile qui tremble au vent de la nuit, proche de Dieu et proche du néant*. Ce qui choque Max Rouquette c'est ce Dieu de l'absence, le Dieu caché, ce *Deus absconditus*, qui fait silence en face de la misère du monde. Le docteur Rouquette a traversé les guerres et les folies du XX^{ème} siècle. La guerre de 1914 et *l'arrivée des mauvaises nouvelles au village. Une blessure au combat, une disparition*. La guerre de 1939-1945 et son cortège d'horreurs indicibles l'ont conduit à cette distance. Pourtant, son éveil à la langue, à la langue française est né au contact de la Bible traduite par Louis Isaac Lemaître de Sacy, trouvée dans la maison familiale, cette bible de Port Royal récemment rééditée par Philippe Sellier et source d'inspiration des récents ouvrages de Bernard Chedozeau : *j'ignore ce qu'une bible peut être dans son grec originel. Il n'en reste pas moins que j'en ai reçu l'impression de quelque chose d'inégalable, tant au*

niveau du langage, que de sa musique, si parfaitement adaptée au sens qu'elle en paraît indissociable. Et que je ne saurai sans doute auquel des deux, du sens ou de la magie du langage, je dois attribuer le mérite.

La langue, *la lengà nostre*, il l'a apprise ou plutôt s'en est imprégné au village avec son ami René qui lui ouvrit aussi la porte d'un autre monde celui des bois. Et les paroles de son père, qui savait tant de choses, retenues d'autres anciens, porteurs de paroles et de traditions sans âge, il savait les dire, avec un bonheur qu'il ne soupçonnait pas. Et c'est par lui que j'entrais dans le monde merveilleux des contes.

René lui ouvrit aussi les portes du jeu de tambourin. Max Rouquette fut plus tard à la fin des années trente le fondateur de la fédération française du jeu de balle au tambourin. Il en simplifia les règles. Dans mon enfance, au cours des promenades dominicales sur l'esplanade du Peyrou pour y faire naviguer mon bateau à voile, parvenait des Arceaux le bruit à la fois sec et grave, résonnant, échogène du choc de la balle sur le tambourin tenu par des hommes en blanc. Ce jeu consciemment ou inconsciemment ancre Max Rouquette dans l'arc méditerranéen. Ce jeu issu de l'antiquité, est décrit dans l'Odyssée d'Homère, la *phaeninda*. Il n'a trouvé sa forme actuelle qu'à la fin du XIX^{ème} siècle. Il faudrait dire pour être complet que les mayas pratiquaient des jeux analogues. Un inconscient collectif, un archétype veut que dès qu'au moins deux garçons sont ensemble, le jeu tourne autour d'un ballon joué au pied ou à la main avec ou sans prothèse. Le jeu de la balle au tambourin est cantonné en France dans la vallée de l'Hérault. Un aide soignant du service dont j'ai la charge, habitant de Vendémian, m'a fait signer pendant des années un certificat d'aptitude à la pratique du tambourin. En 1968 une fédération internationale fut créée. Max Rouquette eut la joie de célébrer sur la place des Arceaux qui porte aujourd'hui son nom, le cinquantenaire de la fédération qu'il avait créée. Depuis 2006, la place porte le nom de place Max Rouquette. Ironie !... on n'y joue plus au tambourin. La place sert de parking... Au passage, sait on que de ce jeu issu de la longue paume, on doit des expressions comme *qui va à la chasse perd sa place, tomber à pic, jouer pour la galerie, prendre la balle au bon...* et j'en passe.

Cette enfance buissonnière au propre et peut être au figuré le mit au contact de la nature, le grand théâtre de son œuvre. La familiarité des bêtes domestiques du domaine, et de la sauvagine surtout fut pour lui une sorte d'école de la vie. *Les oiseaux de proie, avec leurs cercles dans le ciel, pleins de lenteur et de majesté, nous plongeaient dans une sorte de réserve magique, brusquement clos par une descente en piqué, à la verticale qui signait la mort de quelqu'un... alors qu'au ras du sol, ce quelqu'un poursuivait une vie paisible... Tout cela détruit en quelques secondes. A jamais. Cela nous serrait le cœur. Choqués de tout ce qui ne va pas dans le cours coutumier de la vie. Le monde m'apparut bientôt comme le lieu d'une singulière cruauté. Caressant les douces plumes d'un perdreau mort, encore tièdes dans ma main, je pensais à sa vie parmi les herbes hautes ou les chaumes rêches d'un champ de blé, et à tout ce que je venais de lui arracher.*

La mort de Costasoulana, La mandra dins lo pesquièr procèdent du même regard sur la beauté et le tragique de la vie. *La mort de Costasoulana* m'a évoqué en prose, dès que je le lus, *le dormeur du val* de Rimbaud. *La mandra dins lou pesquièr* évoque la perte de notre superbe lorsque l'on n'est pas dans notre élément. Le médecin que je suis y voit aussi à la fin, le "lâcher prise" après le combat, l'agonie de la fin de vie.

Mille neuf cent dix huit, fut aussi l'entrée au petit lycée, rue Lakanal, et le départ de ce *qui avait été des années durant, cette sorte de paradis terrestre dont je vis, avec une tristesse sourde, s'éloigner les reflets, les images et les enchantements sans me douter encore, que, contrairement à ce que je croyais, ce paradis n'était pas mort mais englouti par des rafales successives des lendemains qui... me composèrent ce passé opaque, sous lequel vivait encore, tout l'univers magique que je croyais à jamais enseveli et perdu*. Il avait à peine dix ans mais c'était un acte en puissance. Tout était en germe. Max Rouquette et son oeuvre ont été engendrés à Argelliers. Une extrême sensibilité masquée peut être par une éducation austère, à connotation janséniste, un amour de sa terre natale, un goût de la nature acquis à son contact, une nature foisonnante, pourtant brute, mystérieuse, un sens aigu de la souffrance des êtres, le goût de la langue, la française à l'école ; l'amour de ce que l'on appelait alors le patois dans la vie de tous les jours, cette langue véhicule des contes et traditions racontés à la veillée. Cette langue puisqu'il faut l'appeler ainsi venait au début du siècle être reconnue universellement par l'attribution du prix Nobel de littérature à son chantre Frédéric Mistral. Il en avait codifié une variante, le provençal. Max Rouquette raconte comme souvenir fondateur le jour où son père lui récita une strophe de Mireille en allant ramasser de l'herbe à lapins.

La vie à Montpellier, pensionnaire, est un choc affectif et culturel pour le jeune Max. Il lie cependant des amitiés profondes qui dureront toute sa vie. Du passage au grand Lycée, il découvre l'écriture, le contact avec les grands textes de la littérature française et étrangère : Dante dont il traduira *l'Enfer*, Shakespeare, William Faulkner, la poésie persane avec Hafez et Omar Khayyam. A cette occasion il découvre les difficultés et les incertitudes de l'exercice de la traduction. Il s'attachera plus tard à traduire lui-même la majeure partie de son oeuvre après les quelques déconvenues des premières traductions de *Vert Paradis*. Il découvre aussi la flânerie devant les devantures des libraires et la frustration, faute d'argent, de ne pouvoir tout acheter... *J'ai de ces dernières années au lycée de Montpellier, un souvenir lumineux, dont le bonheur me revient encore avec le souvenir. Le retour à Argelliers, le samedi soir, grâce à l'"interloc", le train d'intérêt local qui desservait les villages entre Montpellier et Lodève glissait entre des haies en fleur de genêts d'Espagne*. Après le baccalauréat, il s'inscrit à la faculté de médecine. De ses études, peu de commentaires, si ce n'est par l'intermédiaire de son binôme de dissection, la connaissance de Henri Frère, peintre et sculpteur catalan, la grande amitié de sa vie. Une autre mention, c'est la deuxième et dernière, glace l'enseignant de cette faculté que je suis. Je le cite : *Dialogue en fin de visite : un clochard dit au professeur X : "je suis de chez vous. J'ai même eu l'honneur d'être mis au monde par Monsieur votre père."* Réponse : *"ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux, allez..."*. La vie étudiante à Montpellier, c'est son entrée en littérature. Il publie en 1927, *Lo paure òme e la crotz (le pauvre homme et la croix)* dans la *Campana de Magalouna*, le journal de *l'Escoutaire*, François Dezeuze, auquel il se lie et rencontre le catalan Josep Sebastià Pons, le bittérois Roger Barthe, Jean Lesaffre. Il considère avec une certaine distance le mouvement du félibrige qui lui semble tourner en rond, en eau recyclée. Certes l'admiration pour Mistral est intacte, cependant, les épigones ne lui semblent pas à la hauteur. Il préfère se tourner vers les catalans et vers les jeunes pousses de l'occitan renaissant au sein de groupe d'étudiants du "Nouveau Languedoc". Il publie dans l'organe *Oc* de la *Societat d'Estudis Occitans* créée en 1930 à Toulouse, des poèmes qui marquent. La vie s'écoule. En 1931, Max passe le

concours de l'internat de Toulon. Expérience médicale féconde. Il met en pratique ce qu'il n'a reçu que par la parole, se passionne au contact du malade, se plonge dans la contemplation de la mer, la vraie, *mare nostrum*. Il y rencontre sa future épouse Léone, d'origine corse. Le travail littéraire ne reste pas en berne : *Somis dau matin* et *Lo secrèt de l'erba* paraissent mais ce n'est que la portion émergée de l'œuvre *Vert Paradis* qui sera écrite pendant les loisirs que lui occasionne son service militaire dans la Marine à bord d'un cuirassier . Après son service militaire, le 26 mars 1936, il soutient sa thèse *Contribution à l'étude des pérviscérites gastro-intestinales essentielles généralisées* avec au jury le professeur Vires comme président, les professeurs Lamarque, Baumel et Roux en tant qu'assesseurs. Avant l'hommage convenu à ses juges, il dédie sa thèse à son arrière grand père, le docteur Constantin Rouquette, à sa mère et à son père. Il a auparavant, en 1935, créé la revue la revue *Occitania*. Il s'installe médecin à Aniane à la fin de l'année 1936, dans l'effervescence du Front Populaire qui a sa sympathie. La tâche est grande ; il garde cependant la direction de la revue *Occitania*. Il accueille les émigrés catalans fuyant la guerre civile et la persécution franquiste. Arrive 1939. Mobilisé en Tunisie, il y apprend l'effondrement de l'armée française. Il revient en métropole et reprend ses activités de médecin à Aniane dans les conditions de dénuement de l'époque. Il continue à animer son mouvement *Occitania* et participe au maintien de la *Societat d'Estudis Occitans* et à la résurgence de la revue *OC*. Après ses débuts remarquables en prose et en poésie, il fait un essai réussi avec le théâtre *Lo metge de Cucugnan* en 1942 . Le bâtonnier Bedel de Buzareingues m'a confié l'avoir jouée, étudiant, sous la direction du Docteur Rouquette... La fin de la guerre le laisse épuisé *avec quatorze kilos en moins sur un corps qui ne fut jamais obèse*. Il se ressource auprès de René Nelli dans l'Ariège. La suite est mieux connue : la *Societat d'Estudis Occitans* devient l'*Institut d'Estudis Occitans* fondé avec Ismaël Girard, et Bernard Manciet. Max Rouquette en fut le président de 1952 à 1955. Sa carrière de médecin est aussi à un tournant. La Sécurité Sociale se met en place. Il passe le concours, est admis. Il s'installe à Montpellier et vivra désormais au coin de la rue Saint Guilhem et de l'Ancien Courrier. Sa nouvelle activité, certes, lui laisse des loisirs pour écrire mais il s'engage à fond dans cette aventure. Il passe les concours successifs, gravant les échelons hiérarchiques pour dépendre de moins en moins du poids de cette même hiérarchie. *Ce fut une aventure singulière. A rebrousse poil. Tout ce que je détestais : dépendance d'un quelconque encadrement, horaires fixes, choix imposés par la hiérarchie, etc. tout cela je l'eus. A plein tarif. Et je m'y fis. Non sans douleurs*. Jusqu'en 1974, date de la retraite, il accomplira avec régularité, au plus haut niveau, sa mission au service d'une institution qui fait, malgré des abus, la qualité de notre système de santé envié partout où l'on va.

D'une confidentialité réservée au cercle réduit des occitanistes, l'œuvre de Max Rouquette va progressivement pénétrer le grand public par les traductions qu'il va faire de son œuvre. C'est l'œuvre traduite en français à partir des années 1980, qui fera découvrir à ses propres amis, son ampleur. Le cycle de *Vert Paradis* est le pivot d'une oeuvre mûrie au cours du temps. Œuvre austère, à l'image de notre terre languedocienne, loin de la fausse chaleur provençale, je n'oserais dire marseillaise, à la quelle on l'assimile souvent à tort. S'il faut parler de Provence on pensera à Giono, qui est de la même trempe. Œuvre issue de l'intérieur, nourrie des antinomies de la vie et de la nature. Nature magnifique et cruelle ; contrastes du temps, de la vie humaine traversée par des drames qui, lorsqu'ils ne détruisent pas l'être, le recons-

truisent mais parfois à quel prix. Œuvre nourrie aussi de l'expérience de ses années de pratique de médecin de campagne au contact des êtres, des familles et de leurs drames secrets. Une méditation sur le temps que nous apporte *Tout le sable de la mer* en narrant l'histoire de la Sibylle de Cumes ; une méditation sur l'amour exclusif et destructeur où la vie et même l'amour appellent inexorablement la mort dans sa pièce *Médée* représentée à la Comédie Française ; méditation sur la médecine enfin, dans un de ses derniers romans, le préféré pour moi : *La quête de Pendariès*. Ce roman récapitule tous les thèmes de son œuvre. Au XVI^{ème} siècle, à Montpellier, Pendariès, médecin ami de Rondelet, écrit son journal à l'époque où rôde la peste. Cela n'a pas la truculence de Rabelais ou d'*En nos vertes années* de Robert Merle. C'est une longue méditation sur la vie, l'amour, la patience dans la recherche qui est surtout, à cette époque, l'exploration anatomique du corps humain. La vanité de laisser son nom à une particularité anatomique "*Et sur tout pour ce qui touche à l'anatomie. Où la gloire n'est qu'un nom. Cela seul survit à tel homme, glorieux qui le premier en donna une description. (...) L'homme disparu, et passée son époque, le nom reste. Il ne dit plus rien à personne. Il est sans visage et sans voix. Il ne sert que de nom à la chose. C'est la chose qui devient homme. Bien beau quand le nom ne vient pas se noyer dans un trou sans honneur, baptisé un temps, "trou innominé" à qui on ajouta plus tard, celui de son inventeur : "trou innominé de... Radaze"*.

Mais aussi amertume de voir quelqu'un lui souffler la primauté d'une découverte qu'il avait faite mais négligé de publier, par discrétion ou procrastination. Autodérision, peut être aussi, quand il parle des médecins de la peste, ceux là même qui devaient valider le diagnostic et faire prendre les mesures dérisoires de prévention : *Guillaume Petiot que je connais depuis longtemps. Et chacun sait assez que s'il est chirurgien de la peste, bel honneur par le temps qui court, c'est qu'il n'a pu mieux faire. Ou qu'il n'a pas voulu quitter sa ville où, et là je suis d'accord avec lui, il fait bon vivre. Et mauvais de mourir. Tant est douce la vie, et clair les jours.* On pense à Racine séjournant à Uzès :

Le ciel est toujours clair tant que dure son cours

Et nous avons des nuits qui sont plus belles que vos jours

Dans ce livre, il y a de très belles pages sur l'amour conjugal, une retenue, une sensualité, le feu couve sous la cendre :

"Ce regard qui m'a croisé, s'est posé sur moi, et m'a séparé du monde. Et qui était d'un autre monde, tout à fait différent, caché derrière deux yeux qui me considéraient longuement. Et tout un monde derrière. Je veux dire un univers aussi grand que la nuit, et sans limites, comme elle. (...) Et elle me regardait. Et elle savait déjà, obscurément qu'aucun désir n'aurait pu m'arracher à cette lumière venue d'au-delà de la vie. Qui me touche encore, à travers la nuit, même si la source s'est perdue à tout jamais. Lente continue, lourde, et chargée d'autant de mystères que de questionnements ? Soutenue et comme chargée par un appel muet. Là aussi Racine n'est pas loin : on pense à Phèdre mais avec plus de retenue :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;

Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;

Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler...

Lucidité aussi sur l'âme humaine en face du danger, de la peur. *La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil* disait René Char : *le Mal chemine triomphant, et détruit toute morale. Dès que la Peste a pointé le nez dans le corps d'un homme ou d'une femme, même la plus adorée et désirée, il n'y a plus personne. Ni*

père ni mère, ni époux, ni sœur, ni frère. Les amis se sont envolés. Et ceux qui restent, quand il y en a, dans la maison, ceux là déjà le regardent de travers. Ils prennent le large. Et toute raison leur est bonne pour aller se promener au dehors. Le Mal, heureusement, est capable comme le Diable de pitié. Parfois. Il leur prête des rêves derrière lesquels le pauvre malade va courir et s'oublier. Alors qu'il marche vers l'absence qui apaise tout et engloutit tout.

Ce foisonnement de textes où se succèdent et parfois se croisent, romans, contes, nouvelles, poésie, théâtre comique et tragédies est actuellement universellement connu. Colloques universitaires sur tous les continents, articles dans *l'Encyclopedia Universalis*, consacrent sa présence dans l'univers des Lettres mondiales.

Il m'a été donné, et le mot n'est pas une figure de style, de rencontrer Max Rouquette sur le plateau du Larzac, qu'il a magnifiquement peint, dans le commentaire d'un album photographique. C'était chez mes cousins Vallat dans leur domaine de la Vialette. J'ai été frappé par la simplicité de son contact. Une élégance, une distinction, dans la familiarité et la liberté de la conversation. J'ignorais alors que je me retrouverai ici ce soir. Je connaissais son nom, avais entendu parler de son œuvre littéraire. Sans plus. Plus tard, sachant que je lui succéderai, je me suis plongé et passionné pour cette œuvre, retrouvant les accents de notre langue que j'entendais dans les vignes et à la cave du Corneilhan et du Caux de mon enfance. Cet homme, chantre de la langue d'oc, artiste de la langue française, a su par sa fermeté et sa bienveillance aider à l'éclosion des *calendretas*, ces écoles bilingues français-occitan chères à mon ami Jean Louis Blénet. Ces écoles pilotes éduquent au bilinguisme dès le début du cursus scolaire, à rebours du pédagogisme officiel ambiant. L'expérience montre que ces enfants s'ouvrent d'autant mieux aux autres langues que leur plasticité neuronale s'est exercée tôt. Les langues régionales, par l'adoption récente d'un amendement à la Constitution, font désormais partie du patrimoine national. C'est une des fécondités du combat pacifique qu'a mené Max Rouquette, patiemment.

La célébrité lui vint tard, alors que ses amis, ses compagnons avaient disparu. Souffrance pour ce travailleur acharné de l'écriture ? Ou constat résigné de la vanité des choses ? On l'interrogeait un jour pour savoir s'il était pessimiste. Il répondit *un pessimiste c'est un optimiste qui a compris*. Bernanos disait que *l'Espérance* était un *désespoir surmonté*. Il aurait pu prendre à son compte ce que disait Albert Camus à propos de sa génération en recevant le prix Nobel de littérature 1957, génération à la fois témoin et héritière *d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déchues, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées*. Prix Nobel, dont on a parlé pour lui, un temps. Bien tard.

A la Saint Jean d'été, le 24 juin 2005, il rejoignit sans bruit, entouré des siens, ceux qu'il avait aimés. *Le Paradis, les hommes l'ont dans le cœur. Il procède peut être des reflets de l'enfance* a-t-il écrit. Son épouse Léone, compagne de près de soixante dix ans, le suivit, trois ans après. Il n'y pas d'œuvre humaine durable sans une femme, *sentinelle de l'invisible*, lien essentiel au sein d'une famille et de l'entourage, dans l'ordinaire des jours. Tous ceux qui ont connu Léone Rouquette louent sa disponibilité et sa bienveillance. Sans elle, qu'aurait été l'œuvre et le rayonnement de Max Rouquette ?

Max Rouquette fut le peintre, l'écrivain de la nature, la nature au sens large mais aussi de la nature humaine. *La nature aime à se cacher* disait Héraclite dans un célèbre aphorisme. Cette nature, il en a soulevé le voile, il l'a faite sortir, il l'a exprimée, il l'a extirpée des lieux et des hommes qui font la singularité de notre terre languedocienne. Il l'a aussi ouverte à l'universel en en faisant ressortir les archétypes. Il y là, une parenté avec la pratique médicale qui est un va et vient continu, et souvent une tension, entre le singulier et le général. Le général, c'est ce que nous disent les livres, les résultats des grandes études cliniques ; le singulier, c'est l'être, la personne, que nous avons en face de nous, avec son passé, son présent et son avenir, ses désirs, et ses peurs ; ses joies aussi.

Je terminerai sur la citation du livre de la Genèse en *incipit* du *Secret de l'herbe*. Mais la citation sera celle de la traduction de Lemaître de Sacy (Ed Ph Sellier), celle qu'il aimait, et non celle parue dans l'édition officielle de Vert Paradis en français:

La terre produisit donc de l'herbe verte qui portait de la graine selon son espèce et des arbres fruitiers qui renfermaient leur semence en eux-mêmes, chacun selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon. (Gn1-12).